

LAURENT HUYGHE

# ENTRE DEUX VIES

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :  
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de  
*euthena.com* qui ont permis à ce livre de  
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en  
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation  
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042525613

Dépôt légal : janvier 2026

*À ma mère, Dominique.*



# L'hiver intérieur

*L'hiver est le moment où la sève travaille en secret.*

Christian Bobin

*Dimanche 5 janvier 2025*

Cette année commence, et j'ai décidé de l'écrire.

Déjà, le rapide bilan de l'année écoulée s'impose : riche en projets, en bouleversements –, changement de lieu de vie, de travail –, mais aussi en émotions et en angoisses. Car tout changement porte en lui des craintes : peur de se tromper, d'échouer, peur de l'inconnu.

L'année à venir sera celle de la mise en œuvre d'un projet de vie : me donner la chance d'une seconde existence, différente de la première. Plus libre. Plus en accord avec ce que je deviens. Une bifurcation assumée.

J'étais chef d'entreprise. Je faisais des affaires. Mon but : gagner de l'argent pour m'assurer un avenir sécurisé, pour nous mettre, mes proches et moi, à l'abri. Devoir accompli. Il me faut maintenant transformer l'essai. Passer à autre chose.

Je veux être aventurier, marcheur, lecteur, écrivain.

Depuis longtemps, je me traîne le complexe d'un manque de culture littéraire et artistique. Je veux le combler. Je me mets à lire, lire encore, des classiques, des incontournables, de toutes les époques, de tous les genres. C'est difficile, laborieux. Il ne suffit pas de décider de lire pour savoir lire. Il faut lire pour apprendre à lire. C'est un apprentissage à part entière.

Certains livres, je m'y suis accroché jusqu'au bout sans en saisir le sens, sans comprendre pourquoi ils sont considérés comme des chefs-d'œuvre. Lire, vraiment lire, demande de la patience, de l'humilité, une forme d'abnégation. Comme la musique ou la peinture, la lecture exige initiation, persévérance.

Et pour écrire – pas devenir écrivain, l'ambition serait démesurée, simplement écrire, transmettre, partager –, il faut d'abord lire.

Avoir la possibilité de me réinventer, de créer une autre vie, est une chance immense, que je mesure pleinement. Je vais m'y jeter à corps perdu. Jouir de cette liberté. Essayer. Réussir, peut-être. Échouer, peut-être. Mais tenter. Apprendre.

Je commence cette année avec une furieuse envie d'écrire... mais un cruel manque d'inspiration. J'ai besoin d'une véritable introspection. Celle-ci exige la solitude. L'isolement. Me couper du bruit du monde, des réseaux sociaux, de la télévision, du flux d'informations... pour retrouver le silence, l'essentiel. Me rapprocher de moi.

Ce statut d'ermite est forcément anxiogène : il m'oblige à me confronter à moi-même, à ce vide, parfois, que je porte en moi. Mais je dois l'affronter pour toucher à l'intime. M'éloigner des conventions, des apparences.

C'est l'histoire d'un homme traversé par le doute, hanté par l'ennui, qui cherche à remplir le vide de son existence par des mots réparateurs. Une sorte de psychothérapie par l'écrit, pour soigner ses maux, ses blessures, son sentiment d'inexistence.

Les jours se ressemblent. Et je ne peux me résoudre à vivre passivement dans ce déluge d'informations que nous impose notre époque surconnectée. J'ai besoin d'exprimer, de ressentir, de partager. De rester acteur de ma vie.

Seules les matinées me permettent d'être productif. Une nuit de sommeil recharge les batteries, fait renaître le courage. Chaque matin est une renaissance. Et la journée, un chemin vers une petite mort, avec le désespoir de l'inachevé.

Je voudrais que chaque journée ait un sens. Qu'elle soit habitée. Qu'elle laisse une trace. Qu'elle ajoute une pierre à l'édifice de ma vie. Je veux servir à quelque chose. À quelqu'un.

Une journée faite uniquement de divertissement ne me suffit pas. Toujours cette maudite envie de me survivre, de laisser une trace. De vraiment exister, pas seulement respirer et appartenir à la multitude invisible.

Est-ce de l'égo ? Ou une conscience aiguë du temps, de la mort ?

Je cherche une forme de notoriété, non pas sociale ou factice, mais celle qui vient du travail, d'un talent, d'un engagement. Quelque chose d'authentique. Quitte à ne pas y arriver. Quitte à rester dans l'anonymat.

La vérité, c'est que je suis tracassé par l'infini. Je refuse l'idée que chaque jour représente seulement vingt-quatre heures de plus qui nous rapprochent de la fin.

Le geste qui va me rendre vivant cette année, c'est la traversée de la France à pied.

Je l'ai pensée, rêvée, idéalisée depuis plus de deux ans. Le départ approche : quatre mois. Le projet devient concret. L'action va prendre le relais de l'imaginaire. Et le défi, physique autant que psychologique, va s'imposer dans sa pleine réalité.

Pas question de reculer. Je n'y ai jamais songé. Seul un problème de santé pourrait m'en empêcher.

L'aventure m'excite. Et si, au passage, la cagnotte pour la recherche contre Alzheimer pouvait grandir, j'en serais comblé.

Ce long exercice de solitude, je l'imagine comme une parenthèse... mais une parenthèse qui pourrait bien bouleverser ma vie.

Cette envie de marcher m'est venue tard. Il y a presque trois ans, j'ai décidé, contre toute attente, de faire une semaine de marche sur les chemins de Compostelle. De Cahors à Lectoure. Malgré de fortes douleurs dues à une cruralgie, hernie discale oblige, l'expérience m'a transformé.

L'effort physique en lui-même a des vertus euphorisantes. Passé la première demi-heure, parfois difficile, le corps libère une hormone salvatrice. Et tout devient plus léger. Les côtes semblent moins raides. Le sac à dos moins pesant. Et l'âme plus claire.

Mais au-delà de l'effort, c'est cette sensation d'infinie liberté qui m'a marqué. On dépose la voiture. On prend le sac. On coupe le téléphone. Et on marche. On ne retrouve le monde, la technologie, les contraintes, les bavardages qu'à la fin. Et on regrette déjà que ce soit terminé.

Depuis, je renouvelle l'expérience chaque année. Et elle modifie profondément ma manière d'envisager la suite.

*Lundi 6 janvier 2025*

Un rêve me poursuit. Je revois mon ancien voisin, Domenico, du temps où je vivais à Garéoult. Nous avons sympathisé. Il était originaire de la région de Turin, ce qui, vu mon attachement viscéral à l'Italie, le rendait immédiatement familier à mes yeux.

Quand je l'ai connu, il avait déjà 75 ans, mais un dynamisme hors du commun et une vivacité d'esprit rare. Un vrai moulin à paroles. J'ai toujours trouvé ce besoin irréprensible de parler, de remplir chaque silence, presque exotique. Dire tout ce qui

passe par la tête sans filtre, sans pause, sans réflexion, c'est un trait de caractère fréquent chez les Méditerranéens. Pour moi, enfant du Nord, élevé dans le silence, cela dépayse un temps... mais agace vite.

Parler fort, parler trop, se contredire dans la même phrase, c'est tout l'inverse de ce que j'ai connu dans ma famille, où les mots étaient rares, choisis, pesés. Une atmosphère de pudeur excessive, de non-dits, de sous-entendus. Il fallait deviner. Trahir les silences, capter les signaux faibles.

Avec le recul, maintenant que je connais les deux modes de communication, je pense que le tempérament méditerranéen, malgré ses excès, est sans doute préférable. Il évite la macération muette, les rancunes enfouies, les pensées refoulées qui finissent par ronger l'intérieur. Comme disent les Québécois : ça met des bébêtes dans la tête.

Domenico, je savais qu'il était suivi par un hématologue. Ses analyses sanguines étaient préoccupantes. Un jour, il est arrivé chez nous, le visage grave, et a lancé d'un ton direct :

— Ma dernière prise de sang est catastrophique. J'ai une leucémie. Je ne connaîtrai pas mes 80 ans.

Quand on vient du Sud, on dit les choses.

Et il ne s'était pas trompé. Huit mois plus tard, il s'en est allé. Il s'est battu jusqu'au bout, mais la maladie avançait inexorablement.

Ce soir, Gwladys, mon épouse, m'apprend qu'elle était à son chevet la veille de sa mort. Elle lui passait un gant d'eau fraîche sur le front pour soulager la fièvre, puis lui a fait écouter des chansons italiennes de sa jeunesse, à peine audibles, comme un murmure dans le creux de l'oreille. Elle l'a vu s'apaiser. Ces gestes, simples et pleins de tendresse, m'ont bouleversé.

Elle nie être croyante, mais je la considère comme une sainte. Son humanité est plus chrétienne que chez bien des croyants. Elle agit toujours en suivant le fil de son cœur. Arriver en retard au travail pour rester auprès d'un mourant ? Elle ne se pose même pas la question. Elle sait ce qui est important. Le sens des priorités est très net avec elle. Elle n'aime ni les hommages posthumes ni les cimetières. Mais elle est là, bien là, quand ça compte. Et n'est-ce pas cela, l'essentiel ?



Ce matin, je me rends à Lille pour un scanner de contrôle. Il pleut à verse, le vent souffle à décorner les bœufs. Je traverse la rue à un passage piéton quand un abruti au volant d'une voiture trafiquée me grille la priorité, les pneus hurlant sur l'asphalte.

Question du jour : la testostérone rend-elle con ?

Réponse : assurément, oui.

Ce petit coq, prétentieux, qui fait rugir son moteur comme un appel à l'attention ; cette virilité mal placée, hurlée à travers un pot d'échappement modifié ; voilà la bêtise crasse sous stéroïdes. L'hormone du bruit et de la frime.

Arrivé à la clinique, je me présente à l'accueil. Je pose deux ou trois questions à la dame derrière le comptoir, qui ponctue systématiquement ses phrases par « en fait... » au début, et « voilà... » à la fin. Comme ces jeunes qui saturent leur discours de « genre », « frère », ou « en vrai » : « En vrai, frère, faut pas faire ça, voilà quoi. » Une sorte de dialecte sous-cultivé, devenu norme. Même à la télévision, certains journalistes ont du mal à cacher cet accent issu des banlieues, cet appauvrissement sonore et lexical qui semble se propager comme un virus.

La langue française régresse. Le vocabulaire se réduit. La pensée aussi. Et j'ai le sentiment que cette dégradation du langage est liée à une autre réalité que l'on n'ose plus nommer : celle d'une immigration mal maîtrisée. Sujet tabou. On ne peut plus dire ce que l'on pense sans se faire immédiatement accuser de populisme, d'intolérance, de racisme. Et pourtant, tant de Français partagent ce malaise, cette sensation de perte de repères, d'identité, de culture.

Soyons honnêtes : l'intégration des populations maghrébines a échoué. Je sais que cette phrase peut choquer. Mais elle n'est ni haineuse ni raciste. Elle est lucide.

Je ne remets pas en cause les individus. Pris séparément, chacun peut avoir sa richesse, son histoire. Mais en masse, sans préparation, sans projet clair d'intégration, le vivre-ensemble devient une fiction. Une fracture.

On nous répète que l'immigration est une chance. Peut-être. À condition qu'elle soit choisie, encadrée, accompagnée. Sinon, c'est le déséquilibre assuré.

Je pense à une métaphore culinaire. On prépare un plat avec de bons produits. On y ajoute une épice. Une touche subtile, qui

rehausse le goût. Mais si on vide le pot d'épices, le plat est ruiné. Il ne reste plus que le piquant. La confusion des saveurs.

Je sais que ces propos pourraient me valoir des attaques. Je m'imagine déjà face à un journaliste bien-pensant :

— Monsieur, ce que vous dites, c'est du racisme !

— Ça ne m'étonne pas de vous.

— Pourquoi donc ?

— Parce que vous appartenez aux médias dominants. Vous vivez hors sol. Vous ne prenez pas le métro. Vous ne vivez pas dans les quartiers difficiles. Vous parlez depuis une tour d'ivoire, avec une posture idéologique bien huilée.

— Que reprochez-vous aux immigrés ?

— Rien, individuellement. Je parle d'un phénomène de masse. Ce n'est pas l'individu que je critique, c'est la politique migratoire. L'absence de vision, de stratégie, de courage.

Quand des populations entières, venues d'un même contexte culturel, religieux, social, s'installent sans intégration, sans adaptation, elles finissent par se replier sur elles-mêmes. Et parfois, par rejeter la culture du pays d'accueil. Ce n'est plus une intégration : c'est une forme de conquête silencieuse.

Et cela, aucun journaliste ne veut l'entendre.

Georges Marchais, dans les années 1970, tenait des propos similaires. Aujourd'hui, ces questions sont devenues le monopole des extrêmes. C'est une erreur tragique. Les modérés doivent pouvoir porter ces sujets sans être disqualifiés d'office.

Mais revenons à des choses plus légères.

Depuis quelque temps, on ne dit plus « bonne journée », mais « belle journée ». Et tout le monde s'y est mis. Je résiste. Qui a pondu cette nouvelle connerie ? J'en ai marre de suivre les modes idiotes. Je veux encore exercer, à petites doses, mon libre arbitre.